LE COMBAT D'HIVER

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE COMBAT D'HIVER

Extrait de la publication

Jean-Claude Mourlevat

Le combat d'hiver

Gallimard Jeunesse

Extrait de la publication

© Gallimard Jeunesse, 2006

PAO : Dominique Guillaumin

Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
Dépôt légal : juin 2008
Premier dépôt légal : septembre 2006
Numéro d'impression : 71323
Numéro d'édition : 160575
ISBN 978-2-07-057482-7
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse
Imprimé en France

À la mémoire de Rony,
mon compagnon d'internat
J.-C. M.

Extrait de la publication

1re partie

La voix de Milena

Il y a dans la voix humaine
quelque chose qui, émanant de l'âme,
touche la nôtre au plus profond.

Janet Baker,
mezzo-soprano britannique,
à propos de la voix de Kathleen Ferrier.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1. À L'INTERNAT

Sur un signe de la surveillante, une fille du premier rang se leva et alla tourner le bouton de l'interrupteur métallique. Les trois ampoules nues éclairèrent la salle d'étude d'une lumière blanche. Depuis longtemps déjà, on pouvait à peine lire tant il faisait sombre, mais le règlement était strict : en octobre, on allumait les lampes à dix-huit heures trente et pas avant. Helen patienta encore une dizaine de minutes avant de prendre sa décision. Elle avait compté sur la lumière pour dissiper cette douleur qui logeait dans sa poitrine depuis le matin et remontait maintenant dans sa gorge, une boule oppressante dont elle connaissait bien le nom : tristesse. Pour avoir déjà éprouvé cet état, elle savait qu'elle ne pourrait pas lutter et qu'attendre ne ferait qu'aggraver le mal.

Alors oui, elle irait voir sa consoleuse, et tant pis si on était seulement en octobre et que c'était très tôt dans l'année. Elle arracha une demi-feuille à son cahier de brouillon, et écrivit dessus : *Je veux aller voir ma consoleuse. Tu veux bien m'accompagner ?* Elle jugea inutile de signer. Celle qui lirait ces mots reconnaîtrait son écriture entre mille. Elle plia le papier en huit et inscrivit le nom et l'adresse de la destinataire : *Milena. Rangée fenêtre. Troisième table.*

Elle glissa le message sous le nez de Vera Plasil, sa voisine, qui dormait les yeux ouverts sur son livre de biologie. Le petit courrier

passa de main en main, discrètement. Il suivit la rangée du couloir, celle d'Helen, jusqu'à la quatrième table, puis vola sans être vu vers la rangée centrale, parvint à celle des fenêtres et poursuivit sa course à l'autre bout de la salle, jusque dans les doigts de Milena, au deuxième rang. Cela n'avait pas pris plus d'une minute. C'était une règle admise : les messages devaient circuler librement, rapidement et toujours arriver à destination. On les faisait passer sans réfléchir, même si on détestait l'expéditrice ou la destinataire. Ces petits mots interdits représentaient la seule façon de communiquer pendant l'étude comme pendant les cours puisque le silence absolu était de rigueur. Depuis plus de trois ans qu'elle était là, jamais Helen n'avait vu un message se perdre, ni revenir, ni encore moins être lu, et celle qui aurait provoqué cet incident l'aurait payé très cher.

Milena parcourut le message. La masse volumineuse de sa chevelure blonde descendait en cascade dans son dos, une vraie crinière de lionne. Helen aurait donné beaucoup pour avoir ces cheveux-là, mais elle devait se contenter des siens, raides et courts, des cheveux de garçon dont on ne pouvait rien faire. Milena se retourna et fronça les sourcils comme pour gronder. Helen comprit parfaitement ce que cela signifiait : « Tu es folle ! On est en octobre seulement ! L'année dernière tu avais tenu jusqu'en février ! »

Helen eut un petit mouvement rageur de la tête et plissa les yeux : « Peut-être, mais je veux y aller maintenant. Alors, tu m'accompagnes ou pas ? »

Milena soupira. C'était d'accord.

Helen rangea soigneusement ses affaires sous son pupitre, se leva et traversa la salle sous le regard curieux d'une dizaine de filles. Arrivée au bureau, elle nota que la surveillante, Mlle Zesch, dégageait une odeur aigre de transpiration. Malgré le froid, une mauvaise sueur brillait sur ses avant-bras et sur sa lèvre supérieure.

– Je veux aller voir ma consoleuse, chuchota Helen.

Extrait de la publication

La surveillante ne marqua aucune surprise. Elle ouvrit seulement le grand registre noir posé devant elle.

– Votre nom ?

– Dormann, Helen Dormann, répondit Helen, persuadée que l'autre connaissait parfaitement son nom mais qu'elle ne voulait pas le montrer.

La surveillante suivit la liste de son index gras et l'immobilisa sur la lettre D. Elle vérifia que Dormann Helen n'avait pas encore épuisé son compte de sorties.

– C'est bon. Accompagnatrice ?

– Bach, dit Helen, Milena Bach.

La surveillante fit remonter son doigt jusqu'à la lettre B. Bach Milena n'avait pas accompagné plus de trois sorties depuis la rentrée de septembre. Elle releva la tête et poussa un tel beuglement que la moitié des filles sursautèrent :

– BACH MILENA !

Milena se leva et vint se camper devant le bureau.

– Vous acceptez d'accompagner Dormann Helen chez sa consoleuse ?

– Oui, répondit Milena sans regarder son amie.

La surveillante consulta sa montre et consigna l'heure sur une fiche, puis elle récita avec indifférence, comme une leçon apprise :

– Il est dix-huit heures et onze minutes. Vous devez être de retour dans trois heures, c'est-à-dire à vingt et une heures et onze minutes. Si vous n'êtes pas rentrées, ou si l'une de vous deux n'est pas rentrée, une élève sera mise au Ciel et y restera jusqu'à votre retour. Vous avez une préférence ?

– Non, répondirent en même temps les deux filles.

– Alors ce sera… (le doigt de Zesch se promena sur la liste), ce sera… Pancek.

Helen eut un pincement au cœur. Imaginer la petite Catharina Pancek au Ciel lui était très désagréable. Mais une autre règle tacite

Extrait de la publication

de l'internat voulait qu'on ne choisisse jamais soi-même la fille qui serait punie à votre place. On en laissait le soin à la surveillante. Celle-ci pouvait bien entendu, si ça lui chantait, s'acharner dix fois sur la même personne, mais au moins la solidarité entre les filles était-elle préservée et aucune ne pouvait être accusée d'avoir provoqué délibérément le malheur d'une autre.

Le « Ciel » ne méritait pas son nom. Loin d'être perché dans les hauteurs, ce cachot se trouvait sous les caves elles-mêmes. On y accédait depuis le réfectoire par la spirale serrée d'un long escalier aux marches ruisselantes d'eau froide. La pièce mesurait deux mètres sur trois environ. Les murs et le sol puaient la terre moisie. Quand la porte se refermait sur vous, il ne restait qu'à chercher à tâtons la couchette de bois, à s'asseoir dessus ou à s'allonger, et à attendre. On se retrouvait seule avec soi-même, dans l'obscurité et le silence, pendant des heures. Il se disait qu'en entrant il fallait vite lever les yeux vers le haut du mur opposé à la porte. Sur la poutre, quelqu'un avait peint un ciel. Un bout de ciel bleu avec des nuages blancs. Si on arrivait à l'apercevoir, ne serait-ce qu'une seconde, avant que la porte ne se referme, alors on trouvait la force de mieux supporter l'obscurité et de ne pas désespérer. Voilà pourquoi on nommait cet endroit le « Ciel » et pourquoi on redoutait tant d'y être envoyée, ou même, sans l'avoir voulu, d'y envoyer quelqu'un.

– Dans tous les cas, poursuivit la Zesch, vous ratez le repas du soir, vous y avez pensé ?

– Oui, répondit Helen pour les deux.

– Alors allez-y, conclut la surveillante.

Elle écrivit la date et l'heure de leur sortie sur les cartes des jeunes filles, y donna un coup de tampon et se désintéressa d'elles.

Milena alla ranger ses affaires sous son pupitre et rejoignit Helen qui attendait dans le couloir, déjà emmitouflée dans son manteau à capuche. Elle décrocha le sien, l'enfila et toutes deux partirent le long du couloir éclairé de chaque côté par les lumières des salles

Extrait de la publication

d'étude. Elles descendirent le large escalier de pierre aux marches usées en leur milieu et parvinrent au rez-de-chaussée. Elles suivirent un autre couloir, sombre celui-ci, car les salles de classe étaient vides à cette heure. Il faisait froid. Les énormes radiateurs de fonte étaient tous éteints – est-ce qu'ils avaient jamais fonctionné d'ailleurs ? Sans échanger un mot, elles traversèrent la cour. Helen marchait devant, d'un pas vif. Milena suivait, l'air renfrogné.

Avant la grille, elles entrèrent, comme le règlement l'exigeait, dans la loge de la Squelette. Cette vieille toquée, effrayante de maigreur et noyée en permanence dans un nuage de fumée âcre, écrasa sa cigarette dans un cendrier plein et leva les yeux vers les deux filles.

– Vos noms ?

Les os pointaient sous sa peau, sur le point de la transpercer, aux pommettes, aux doigts. Les veines bleutées y dessinaient des canaux enchevêtrés.

– Dormann Helen, dit Helen en tendant sa carte.

La Squelette étudia le document, toussa dessus et le rendit à sa propriétaire.

– Et vous ?

– Bach Milena, dit Milena et elle posa sa carte sur le bureau.

La Squelette leva les yeux, soudain intéressée.

– C'est vous qui chantez bien ?

– Je chante… répondit prudemment Milena.

– … bien ? insista la Squelette.

On ne savait pas ce qu'elle avait en tête, si c'était jalousie ou admiration. Ou un mélange des deux.

Comme Milena ne répondait pas, elle reprit :

– Vous chantez… mieux que moi, par exemple ?

Cette fois il était clair que la Squelette cherchait la bagarre.

– Je ne sais pas. Peut-être… répondit Milena.

Après plus de trois ans d'internat, elle avait appris à répondre aux

Extrait de la publication

surveillantes et aux professeurs : rester neutre, ne rien affirmer, toujours donner raison. Il y allait de sa tranquillité.

– Vous ne chantez pas mieux que moi ? Répondez !

Le vieux sac d'os avait visiblement décidé de s'amuser un peu. Elle alluma une nouvelle cigarette. Son index droit et son majeur étaient jaunis par la nicotine sur trois phalanges. Helen jeta un coup d'œil à l'horloge accrochée au mur. Tout ce temps perdu !

– Je ne sais pas, répondit calmement Milena. Je ne vous ai jamais entendue chanter.

– Et vous aimeriez sans doute ? minauda la Squelette. Ça vous plairait d'entendre un petit air, mais vous n'osez pas le demander, c'est ça, hein ?

Helen ignorait comment son amie allait se sortir de là, mais la Squelette éclata d'un rire glaireux qui dégénéra bientôt en une toux incontrôlable. Incapable de dire un mot de plus, elle plaça un mouchoir en boule devant sa bouche et, sans cesser de tousser, fit aux filles le signe de ficher le camp.

Il était près de la demie quand les deux amies purent enfin franchir la grille et se retrouver sur les pavés de la rue.

– Complètement cinglée ! commenta Milena.

À droite la petite ville et ses rares lumières, à gauche le vieux pont, ses réverbères et ses quatre statues de pierre représentant des cavaliers en armes. Elles se dirigèrent vers le pont.

– Tu m'en veux ? demanda Helen. C'est à cause du repas manqué ? Ma consoleuse me donnera certainement quelque chose pour toi… Elle cuisine toujours des bonnes choses…

– Je me fiche bien du repas, répliqua Milena. Pour ce qu'on mange ! Ce soir c'est potage brûlé, alors… Je t'en veux surtout parce que tu gâches une consolation au mois d'octobre. Tu sais bien qu'il en faut au moins deux pour passer l'hiver. Dès qu'il fait plus sombre et que les nuits rallongent, on en a besoin. Qu'est-ce que tu feras ensuite quand tu n'en auras plus ?

Extrait de la publication

Helen savait que son amie avait raison. Elle se contenta de répondre :

– Je ne sais pas. J'en avais besoin aujourd'hui, c'est tout.

Un crachin glacé leur fit plisser les yeux. Elles se serrèrent dans leur manteau et, d'instinct, se rapprochèrent l'une de l'autre. Sous leurs pieds brillaient les pavés inégaux du trottoir. Sous le pont coulait l'eau noire et paresseuse du fleuve. Milena passa sa main au bras d'Helen et soupira profondément, comme pour dire : « Tu m'en fais de belles, toi… » Elles se regardèrent et se sourirent. Leurs querelles ne duraient jamais très longtemps.

– Comment elle sait que je chante, la Squelette ? demanda Milena.

– Tout le monde le sait à l'internat, répondit Helen. Il n'y a pas tant de belles choses, ça se remarque et on en parle…

Elle se rappela cet après-midi inoubliable où Milena, trois ans plus tôt, avait chanté pour la première fois. Elles étaient quatre nouvelles, assises sur les marches, près du réfectoire, et elles s'ennuyaient ferme. Il y avait là Doris Lemstedt, qui n'était restée que quelques mois avant de s'en aller, très malade, Milena et Helen, qui en étaient encore au tout début de leur amitié, et une quatrième, peut-être bien Vera Plasil et ses doux yeux bleus. Doris Lemstedt avait proposé que chacune chante quelque chose, pour faire passer le temps plus vite. Afin de donner l'exemple, elle avait commencé et fredonné un air de chez elle. Elle venait de la plaine. Dans la chanson, il était question d'une femme de soldat qui attendait fidèlement son mari, mais on devinait bien que ce dernier ne reviendrait pas. Elle ne chantait pas si mal et ses trois camarades l'avaient applaudie discrètement pour éviter d'alerter une surveillante. *« Il est interdit de chanter ou d'écouter chanter toute chanson ne figurant pas au programme »*, disait l'article 42 du règlement. Helen avait enchaîné par une chanson drôle qui lui venait d'autrefois. Elle racontait les déboires d'un vieux garçon qui ne savait pas s'y prendre avec les filles. Helen ne se rappelait pas toutes les paroles, mais c'était suffisant pour faire pouffer ses trois

Extrait de la publication

amies, surtout le passage où le pauvre bougre chuchote des mots d'amour à une chèvre, la nuit, en la prenant pour sa fiancée. Vera ne connaissait pas de chanson et elle avait préféré passer son tour. Alors, Milena s'était légèrement redressée pour dégager le haut de son corps, ses yeux s'étaient fermés et de sa gorge était sorti le son pur d'une flûte.

Blow the wind southerly, southerly, southerly
Blow the wind south o'er the bonny blue sea…

Les trois autres filles n'en étaient pas revenues. Elles ne savaient pas qu'on pouvait jouer ainsi de sa voix, la moduler, la faire vibrer, prolonger une note, la faire enfler puis s'éteindre.

But sweeter and dearer by far 'tis when bringing
The barque of my true love in safety to me

Dans le silence stupéfait qui avait suivi les dernières notes, Doris avait seulement murmuré :

– C'était quoi ?

– Une chanson traditionnelle anglaise.

– C'était très beau, avait commenté Doris.

Helen avait balbutié :

– Merci…

Trois ans s'étaient écoulés depuis, et Milena n'avait pas chanté plus de six fois. C'était un cadeau rare et précieux, fait à l'instant qu'elle choisissait pour les gens qu'elle choisissait. Par exemple un soir de Noël au dortoir, pour une dizaine de filles, ou dans un coin de la cour, pour Helen seule, un 14 juin, jour de son anniversaire, ou cette dernière fois, un après-midi d'été au cours d'une longue promenade le long du fleuve. Dès qu'elle ouvrait la bouche, la chair de poule vous venait. Son chant, même sans qu'on en comprenne le

Extrait de la publication

sens, parlait à chacun et chacune de ce qui lui était le plus secret. Il faisait apparaître des visages aimés et disparus, ressentir des caresses anciennes dont on croyait avoir oublié la douceur. Et surtout, même si on était triste en l'entendant, il redonnait force et courage. La rumeur s'était répandue très vite : Milena « chantait bien ». Mais pendant les cours de musique et de chant donnés par la mère Zinzin, elle ne révélait rien d'elle-même. Sa voix redevenait semblable à celle des autres, ordinaire et sans grâce particulière. En fait de musique, la Zinzin enseignait seulement le solfège et faisait reprendre jusqu'à l'écœurement les trois chants autorisés, en particulier l'insupportable hymne de l'internat :

Cœurs joyeux, âmes pures
Nous chantons à l'unisson...

Les deux filles se trouvaient maintenant au milieu du pont, en son point le plus élevé. Au loin, en face d'elles, se dressait la colline des consoleuses.

– Tu crois qu'on va rencontrer les garçons ? demanda Helen.

– Ça m'étonnerait, rigola Milena. Ils y vont moins que nous, c'est connu. Et pour décider d'aller voir sa consoleuse à cette heure au mois d'octobre, il faut s'appeler Helen Dormann !

– On en croisera peut-être qui redescendent, alors...

– Rêve toujours ! Ils se cachent dans les taillis quand on les croise ! Il faut secouer les branches et crier : « Ouh ouh ! Il y a quelqu'un ? »

Helen éclata de rire. Elle était soulagée de constater que son amie avait retrouvé sa bonne humeur.

– Tu crois que les consoleuses les câlinent comme elles font avec nous ? Je veux dire qu'elles les prennent dans leurs bras et tout ça ?

– J'en suis sûre ! répondit Milena. Mais ils ne l'avoueront jamais, même sous la torture.

Elles s'engagèrent dans la rue des Ânesses, pentue et mal éclairée.

Extrait de la publication

Derrière les fenêtres étroites et à travers les rideaux, on devinait des gens à table, en famille, sous les ampoules jaunâtres des lampes. Un autre monde. On attrapait parfois un éclat de voix, un rire. Elles passèrent devant la boutique du cordonnier qui fermait. Il les salua d'un vague mouvement de tête, sans vraiment les regarder. Des filles de l'internat, voilà ce qu'elles étaient pour tout le monde et on évitait de leur parler. Au bout de la rue, c'était déjà la campagne. Plus de maison avant celles des consoleuses, tout en haut de la colline. Elles s'arrêtèrent un instant pour reprendre leur souffle et regarder la ville en bas, au-delà du fleuve. On en voyait maintenant les toits d'ardoise qui scintillaient, les clochers des églises, les rues luisantes sous la lumière des réverbères. Quelques voitures circulaient au loin sur la place, silencieuses, semblables à de gros scarabées noirs et ventrus.

– C'est beau, soupira Helen, on pourrait aimer cette ville s'il n'y avait pas ça…

Du menton elle désigna le bâtiment massif d'où elles venaient : l'internat des filles, juste de l'autre côté du pont.

– … et si on pouvait aller là de temps en temps… compléta Milena en désignant l'autre internat, celui des garçons, deux cents mètres plus loin.

Elles venaient de se remettre en route sur le chemin de terre quand les silhouettes se dessinèrent dans un virage, en surplomb. Les deux garçons descendaient à grandes enjambées. Ils disparurent un instant puis réapparurent plus proches, au bout de la ligne droite. Le premier était grand et mince. Helen observa aussitôt cette façon franche qu'il avait de regarder droit devant lui, son menton volontaire. Le deuxième, plus rond de visage et plus petit, suivait de près. Elle nota les cheveux bouclés qui jaillissaient de sous la casquette, et son œil rieur.

– Bonjour ! dirent-ils presque tous les quatre en même temps, et ils se retrouvèrent immobiles et face à face.

– Vous… montez ? demanda bêtement celui à la casquette.

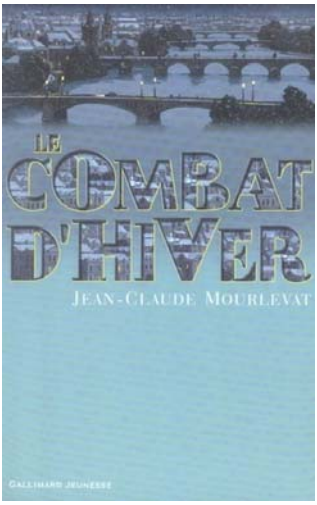
Du même auteur

Chez Arléa
Je voudrais rentrer à la maison

Chez Gallimard Jeunesse
La Ballade de Cornebique
La Troisième Vengeance de Robert Poutifard
La Prodigieuse Aventure de Tillmann Ostergrimm

Chez Pocket Jeunesse
La Balafre
A comme voleur
L'Enfant Océan
La Rivière à l'envers *(deux volumes)*

Chez Thierry Magnier
L'homme qui ne possédait rien
L'homme à l'oreille coupée
L'homme qui levait les pierres



Le combat d'hiver

Jean-Claude Mourlevat

Cette édition électronique du livre *Le combat d'hiver*
de *Jean-Claude Mourlevat*
a été réalisée le 07/12/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en juin 2008 (ISBN : 9782070574827)
Code Sodis : N29702 - ISBN : 9792075004991

Extrait de la publication